

Georges BERNANOS

*Les Grands cimetières sous la lune*

BERNANOS, Georges, *les Grands cimetières sous la lune*. (1938). Préface de Michel de Castillo. Paris. Le Castor Astral, 2008. Point, 2014, pour la préface. 330 pages.

Georges Bernanos (1888-1948) est un royaliste, chrétien, à tendance sociale, qui a fait partie des Camelots du Roi et du Cercle Proudhon, dont l'objectif était de convertir les syndicalistes à la monarchie. Écrit durant la guerre civile espagnole (1936-1939), menée par Franco afin de liquider la IIe République (1931-1939), *les Grands cimetières sous la lune* est un livre de rupture. Bernanos le présente en trois parties.

La première partie est une analyse de notions qui lui sont chères, la principale étant que la monarchie gouvernait avec le peuple, dans le plus grand mépris des bourgeois, boutiquiers – le front du fric. Il se lance dans de grandes diatribes contre les imbéciles, les « idiots culturels » n'étant pas les moindres. Puis, il parle de son évolution et avoue qu'au début de la guerre – il résidait alors à Majorque –, il soutenait un courant de la « phalangie pour la justice populaire », jusqu'à ce que les exactions des franquistes sous la direction du mussolinien Rossi, véritable « Terreur » planifiée, le fasse devenir un opposant farouche à Franco et un soutien des républicains, entraînant sa rupture avec ses anciens camarades. « La Tragédie espagnole est un charnier », c'est ce sur quoi va s'attarder la seconde partie, qui dénonce avec vigueur le soutien des catholiques, la compromission du clergé dans cette « croisade épiscopale espagnole », et particulièrement celle de Monseigneur l'Archevêque de Palma, toujours avec les exécuteurs. La dernière partie est une réflexion sur son parcours, particulièrement sur « la dernière étape » de sa vie, parfois portée par un certain lyrisme. Il termine sur le danger qui s'annonce, établissant un rapport entre le protestantisme et « la Révolution hitlérienne », parfaitement conscient que « les troupes d'Hitler défilent à Vienne à l'heure où j'écris ces lignes. » (p. 296).

Le livre est un pamphlet et en possède toutes les caractéristiques : virulence du trait, tir tous azimuts, petitesse des attaques – « M. Combes... le minuscule politicien à la tête de rat. » –, malveillance provoquant la nausée – il s'en prend à la Fontaine et à Victor Hugo sans qu'on comprenne pourquoi ! Surtout, le pamphlet s'inscrivant dans le temps de son écriture, près de quatre-vingt-dix ans plus tard, la plupart des têtes de Turc prises pour cibles par l'auteur n'évoquent rien au lecteur. Ajoutons que le livre, sous l'impulsion de l'indignation, part dans tous les sens, passant d'un sujet à l'autre, il traite du monde, de l'auteur, de ses conceptions philosophiques, théologique, dans un amalgame fastidieux. Aussi quand l'auteur se met à parler de dieu et du diable, on a envie de poser le livre.

Cela dit, soulignons la constance de Bernanos qui, de même qu'il s'était révolté contre le meurtre des communards par les soldats du général Gallifet, dénonce ici les assassins franquistes et leurs complices. Nous pouvons aussi rendre hommage à un homme qui préfère la vérité et la justice à la fidélité à une idéologie. Et surtout, certains passages du livre présentent une résonance cruelle avec le temps présent et ses « cimetières sous les lunes ».

« J'écris donc, en langage clair, que la Terreur aurait depuis longtemps épuisé sa force si la complicité plus ou moins avouée, ou même consciente, des prêtres et des fidèles n'avait finalement réussi à lui donner un caractère religieux. » p. 113

« Dès lors, chaque nuit, des équipes recrutées par lui (Rossi, ndlr) opérèrent dans les hameaux et jusque dans les faubourgs de Palma. (...) C'était toujours le même coup discret frappé à la porte de l'appartement confortable, ou à celle de la chaumière, le même piétinement dans le jardin plein d'ombre, ou sur le palier le même chuchotement funèbre, qu'une misérable écoute de l'autre côté de la muraille, l'oreille collée à la serrure, le cœur crispé d'angoisse. – « Suivez-nous ! » –... Les mêmes paroles de la femme affolée, les mains qui rassemblent en tremblant les hardes familières, jetées quelques heures plus tôt, et le bruit du moteur qui continue à ronfler, là-bas, dans la rue. « Ne réveillez pas les gosses, à quoi bon ? Vous me menez en prison, n'est-ce-pas, señor ? – *Perfectamente* », répond le tueur, qui parfois n'a pas vingt ans. Puis c'est l'escalade du camion, où l'on retrouve deux ou trois camarades, aussi sombres, aussi résignés, le regard vague... *Hombre* ! La camionnette grince, s'ébranle. Encore un moment d'espoir, aussi longtemps qu'elle n'a pas quitté la grand-route. Mais voilà déjà qu'elle ralentit, s'engage en cahotant au creux d'un chemin de terre. « Descendez ! » Ils descendent, s'alignent, baisent une médaille, ou seulement l'ongle du pouce. Pan ! Pan ! Pan ! – Les cadavres sont rangés au bord du talus où le fossoyeur les trouvera le lendemain, la tête éclatée, la nuque reposant sur un hideux coussin de sang noir coagulé. Je dis fossoyeur, parce qu'on a pris soin de faire ce qu'il fallait non loin d'un cimetière. L'alcade écrira sur son registre : « Un tel, un tel, un tel, morts de congestion cérébrale. » p. 126-127.

« Les dictateurs font de la force le seul instrument de grandeur. (...) Aucune équivoque, aucun mensonge ne saurait prévaloir contre l'évidence. Si les nations s'arment furieusement, c'est pour une raison très simple. ELLES NE PEUVENT PLUS TRAITER ENTRE ELLES, parce que leurs signatures sont absolument sans valeur. » p. 304